

Lettre de Audrey Chauveau

Strasbourg, le 30 juin 1934

Chère Marie,

Je vous sais aujourd'hui à Sancellemoz. Comment pourrais-je l'ignorer tant la communauté scientifique est en émoi, préoccupée par votre état de santé. A Strasbourg, les nouvelles vont vite, et je ne puis différer une lettre que j'aurais dû vous adresser il y a déjà fort longtemps. Je vous espère bien entourée là-bas, aux bons soins de ceux qui sauront sans nul doute vous soulager.

Bien sûr, je pourrais me lamenter ici et vous dire que j'aurais dû vous écrire bien avant... que j'aurais dû vous rendre visite, rue d'Ulm, et profiter de vous, ici, et maintenant. Mais le temps file, Marie, vous le savez, et l'on ne conduit pas sa vie avec des regrets.

Je vous imagine donc, Marie... Que faites-vous? Comment vivez-vous ce repos forcé qui vous tient loin de votre oeuvre, de votre **engagement**, de la connaissance et du savoir? Sait-on seulement en ces lieux quelle **femme** vous êtes? Quels travaux vous avez accomplis? L'abnégation et la volonté qui furent les vôtres? Permettez-moi d'en douter... Leur aurez-vous seulement dit, à tous ces gens attentionnés qui vous entourent, quelle femme ils comblent de soins aujourd'hui? Peut-être... Et je vous imagine... Je vous imagine perdue dans vos pensées. Je tiens d'une connaissance commune - mais cela est-il encore rumeur ou vérité?- que la fatigue vous prive de pouvoir lire autant que vous le souhaiteriez. Que faites-vous donc dans cette retraite? Avez-vous la réminiscence des jours sombres et heureux? Votre mémoire s'égare-t-elle dans les rues de Varsovie que vous quittâtes par nécessité mais qui demeura toujours, au plus profond de vous, votre unique patrie? Peut-être revivez-vous, en songe, les heures clandestines de l'Université Volante que vous fréquentâtes alors, délinquante de la connaissance, croyant en une éducation qui gommerait les différences et prodiguerait à tous le savoir? Ou bien êtes-vous au bras de Pierre, à Paris, rue d'Allemagne, rue Flatters... Je me souviens, moi aussi. Je me souviens de mon chemin qui croise le vôtre en 1900, à l'Ecole Normale Supérieure d'Enseignement Secondaire de Jeunes Filles. Vous avez 33 ans. Vous avez découvert le **radium 88**, le polonium, nouvel élément radioactif à qui, par amour de votre pays, vous avez donné le nom de votre patrie. Déjà, votre enthousiasme et votre foi en la connaissance sont communicatifs. J'ai 20 ans. Je suis alors en deuxième année et suis vos conférences de Physique. Ma voie se trace devant moi. Moi aussi je serai **chercheuse**, et cette vocation me conduit aujourd'hui sur vos traces, à l'Université de Strasbourg. Votre exemple décide de ma vie.

Comment vous dire, aujourd'hui encore, toute mon admiration et tout ce que je vous dois? Comment ne pas être touchée par votre parcours, vos choix, votre volonté? Car comment avez-vous su, Marie, mue par une force de caractère remarquable, surmonter les obstacles qui se dressaient contre la science et la connaissance. Quelle force vous animait alors, lorsque, au péril de votre vie, vous accompagniez sur le front les Petites Curies que vous aviez créées pour soulager ceux qui donnaient leur vie pour la patrie? Quelle force vous animait, toute jeune déjà, lorsqu'étudiante, vous braviez les gouvernements et oeuvriez dans la clandestinité, et quittiez la Pologne pour le pays des Lumières. Pouviez-vous pressentir quel chemin serait le vôtre et qui, de l'Université Volante à l'institut rue D'Ulm, ferait de vous la première femme à être distinguée par deux Prix Nobels? Quelle **détermination** vous poussa aussi à surmonter les obstacles de la vie, les grandes souffrances, la perte de Pierre, les trahisons et les mesquineries... Aurais-je été capable de la même détermination? Du même courage... Car comment ne pas dire aujourd'hui que, moi aussi, comme bon nombre avant moi, *sum quasi nanus aliquis humeras gigantis superpositus*. Et ce géant, Marie, c'était vous. Car je suis moi aussi, une chercheuse, et j'aime à croire que l'aiguillon de ma **curiosité** me pousse toujours plus loin sur la route de la connaissance. Non pas que je recherche les lumières de la reconnaissance et de la gloire. Votre **altruisme** m'inspire. Comme vous, j'aspire à éclairer le monde et à apporter ma modeste contribution à la science, comme le firent d'illustres prédécesseurs avant moi. Et cette contribution je ne la destine pas, je l'espère, qu'à la science. Comme vous, je m'engage pour que les femmes, elles-aussi, obtiennent des postes qui leur permettent de développer les chemins de la connaissance.

Il des personnes qui traversent votre vie et qui y laissent, le plus souvent presque malgré elles, une trace indélébile. Vous fûtes pour moi, Marie, de ces personnes. Et c'est pour tout cela que je vous remercie.

Sancellemoz fait, dit-on, face au Mont Blanc. On peut y apercevoir, rajoute-t-on, les jours clairs, les neiges éternelles. Cette éternité, Marie, regardez la, savourez là. C'est aussi celle de votre empreinte sur le monde.

Prenez grand soin de vous,

Avec toute ma reconnaissance, et, je l'espère, toute mon amitié.

Marguerite Botard